

Elisabete Thamer

La schize des mythes freudiens *

Nous nous consacrons au commentaire de la fin de l'avant-dernière leçon de ce séminaire et les collègues qui nous ont précédés ont déjà souligné que Lacan cherche dans ce séminaire à préciser quelque chose qui prendra une forme plus précise et définitive à partir de l'année suivante. Les développements sur l'écrit et les ébauches d'une formalisation logique du rapport entre les sexes trouveront leur aboutissement un peu plus tard dans le séminaire ... *Ou pire*, le texte « L'étourdit », puis dans le séminaire *Encore*, avec l'écriture des formules dites de la sexuation. Cela n'empêche que, dans ce vaste chantier, nous découvrons quelques franchissements et des indications très importantes pour ce qui viendra par la suite.

Tout au long de ce séminaire, Lacan s'attelle donc à cette tâche difficile : tenter de rendre compte de ce qu'il avait récemment énoncé, à savoir qu'« il n'y a pas de rapport sexuel », formule dont il affirmera par la suite être « le dire » de Freud. Bien de choses seront éclairées à partir de ce dire freudien, déduit par Lacan, comme en témoignent les pistes explorées au long de ce séminaire.

Dans ce séminaire, et tout particulièrement dans ses deux dernières leçons, Lacan revient sur les « classiques » freudiens, nous montrant au fond ce qui lui a permis d'inférer le dire de Freud. On observera progressivement le passage du mythe à une écriture de plus en plus resserrée, puis à une logique, c'est-à-dire une formulation dépouillée comme le permet celle-ci, de l'imaginaire qui constitue toujours l'essence même de tous les *scenarii* mythiques.

Dans le séminaire précédent, *L'Envers de la psychanalyse*, Lacan avait affirmé que le savoir qui advenait autrefois à la place de la vérité dans le

*[↑] Commentaire de la seconde partie de la leçon IX du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant* (Paris, Le Seuil, 2019, p. 157-161), à Paris, le 10 avril 2025. Les numéros de page des citations du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* seront indiqués entre parenthèses.

discours de l'analyste, c'était le mythe ¹. Cependant, Lacan y semblait hésiter davantage quant à l'importance du mythe par rapport à ce qu'il développera ici. Il disait, par exemple, au sujet de l'Œdipe : « Cela ne sert à rien aux psychanalystes ². »

Lacan cherche ainsi, dans ce séminaire, à établir une articulation logique de ce qui, dans la psychanalyse, demeurerait plutôt embrouillé à travers les récits mythiques, qui jouaient un rôle central dans les élaborations analytiques depuis le début. Force est de reconnaître que, si les mythes ont tenu si longtemps le haut de l'affiche, c'est qu'ils portaient une vérité, fût-elle mi-dite, d'un réel de la structure, ce que tout mythe cherche à nommer. Dans *Télévision*, Lacan disait : « Le mythe, c'est ça, la tentative de donner forme épique à ce qui s'opère de la structure ³. » Donner une « forme épique », c'est tisser un récit, et plus encore, un récit héroïque. Du rapport homme-femme, ni l'anatomie ni le mythe ne suffisent, car, selon Lacan, « qu'il y ait au départ l'homme et la femme, c'est d'abord affaire de langage ⁴ ».

Venons au fil du texte.

Logique versus théâtre

Nous avons vu précédemment, avec Vanessa Brassier ⁵, comment l'arrivée du discours analytique avait entraîné un certain refroidissement de la « clinique luxuriante », théâtrale, de l'hystérique, au profit de la démonstration qu'elle est, finalement, « logicienne ». Logique et théâtre ne vont pas souvent de pair. C'est pourquoi Lacan « attaque » (p. 157) ici – c'est son terme – à la fois la fonction et l'usage du théâtre dans le champ de la psychanalyse.

Il avait déjà mentionné, quelques paragraphes plus haut, un livre qui « en remet sur le théâtre, comme si c'était la question digne d'absorber une grande activité de l'analyste, comme si c'était là vraiment ce dans quoi un analyste devrait se spécialiser » (p. 155). Il s'agit, semble-t-il, du livre d'André Green intitulé *Un œil en trop, Le Complexe d'Œdipe dans la tragédie*, paru en 1969 ⁶. Mais Lacan va encore plus loin et pose la question

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 126.

2. ↑ *Ibid.*, p. 129.

3. ↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 532.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 40.

5. ↑ Dans la même séance de ce séminaire.

6. ↑ A. Green, *Un œil en trop. Le Complexe d'Œdipe dans la tragédie*, Paris, Éditions de Minuit, 1969.

de la nécessité, pour Freud, de recourir au théâtre pour ses élaborations sur *l'Autre scène*, dont Lacan revendique avoir « parlé le premier ». Il en parle, notamment, dans le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

Il y aurait cependant une explication à ce recours au théâtre : c'est que « les représentants signifiants du sujet se passent toujours plus aisément d'être empruntés à la représentation imaginaire » (p. 157). Il est tout à fait vérifiable que c'est plus facile pour le sujet d'emprunter des signifiants des représentations imaginaires, dont le théâtre est un paradigme.

Lacan poursuit : « Il est certain que la jouissance dont on a à se faire châtrer n'a avec la représentation que des rapports d'appareil. » Qu'est-ce qu'un rapport d'appareil ? Dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, en parlant de l'incidence du signifiant et de la jouissance, il dit que l'appareil « a peu à faire avec la parole. Cela a à faire avec la structure, laquelle s'appareille. L'être humain, qu'on appelle ainsi sans doute parce qu'il n'est que l'humus du langage, n'a qu'à *s'apparoler* à cet appareil-là⁷. » Il indiquera aussi, dans le séminaire *Encore* : « La réalité est abordée avec des appareils de jouissance », en précisant que « d'appareil, il n'y en a pas d'autre que le langage. C'est comme ça que, chez l'être parlant, la jouissance est appareillée⁸ ».

Le mythe serait alors une sorte d'« appareillage » de jouissance à un moment donné, le moment historique où il circule, comme on verra un peu plus loin. Et c'est en cela que l'Œdipe sophocléen est, pour Lacan, « encore beaucoup trop riche et trop diffus pour nos besoins d'articulation » (p. 157). Trop d'images, trop d'éléments, qui en plus sont diffus, ne favorisent pas une articulation logique.

Que cherche-t-il à articuler ? Le paragraphe suivant nous le dit : « La généalogie du désir – en tant que ce dont il est question, c'est de comment il se cause – relève d'une combinatoire plus complexe que celle du mythe » (p. 157). Autrement dit, la combinatoire du mythe ne suffit pas à rendre compte de l'objet cause du désir (effet de langage) et, par conséquent, de la façon dont le désir sexué s'oriente. Sa combinatoire est plus complexe, elle ne relève pas, caricaturons-le, d'une saga généalogique, d'une combinatoire du genre « papa-maman ».

Outre le fait que le mythe soit trop riche de significations, on n'est pas en mesure de saisir, dit-il, la trace de « la jouissance qui y est cernée »

7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 57.

8. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 52. En italique dans le texte.

(p. 158). C'est à peu près la même remarque que Lacan avait faite dans *Radio-phonie* : les ethnologues collectent des récits, en saisissent la combinatoire, mais ce travail ne permet pas de cerner la jouissance à l'œuvre dans les mythes recensés. Lacan a souvent signalé que l'on ignore la jouissance véhiculée par un discours en son temps donné, car, rappelons-le, les discours sont historiques : « Il nous manque des trucs pour apprécier [...] il nous manque le poids de la chose », a-t-il dit, par exemple, dans *La Troisième*, à propos des sophistes ⁹.

La schize des deux mythes freudiens

Après avoir émis des réserves quant à l'usage du théâtre et de l'étude des mythes pour la psychanalyse, Lacan revient aux grands mythes freudiens, tout particulièrement à l'Œdipe et à *Totem et tabou*. Je ne dirais pas qu'il les « réhabilite » au sens de « redorer leur blason », mais il les interprète, me semble-t-il, sous un prisme nouveau.

Lacan établit ce qu'il appelle « la schize qui sépare le mythe d'Œdipe de *Totem et tabou* ». *Schize* signifie qu'il y a coupure, disjonction entre les deux mythes. Je cite : « C'est que le premier [l'Œdipe] a été dicté à Freud par l'insatisfaction de l'hystérique, le second par ses propres impasses » (p. 158).

Sauf erreur, il me semble que c'est la première fois que Lacan exprime aussi clairement l'idée que l'Œdipe aurait été dicté à Freud par l'insatisfaction de l'hystérique. Cette affirmation, qui peut nous paraître aujourd'hui comme évidente, reste néanmoins surprenante. Surprenante parce qu'on a toujours associé l'Œdipe au cheminement du petit garçon vers la « norme mâle ». Alors pourquoi Lacan affirme-t-il ici qu'il a été « dicté » par le désir insatisfait des hystériques ? Le terme « dicté » comporte deux dimensions : cela provient des « dits » des hystériques, d'une part ; d'autre part, on sous-entend que le désir insatisfait de l'hystérique a influencé Freud (« on dicte un comportement, une mode »).

Cela me semble être une lecture nouvelle, au moins dans sa formulation. Dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, Lacan semblait avoir une idée différente sur ce point, quand il disait, par exemple : « L'idée de mettre le père tout-puissant au principe du désir est très suffisamment réfutée par le fait que c'est le désir de l'hystérique dont Freud a extrait ses signifiants-maîtres ¹⁰. »

9. [↑](#) J. Lacan, *La Troisième*, Paris, Navarin Éditeur, 2021, p. 10.

10. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 150.

Il me semble que ce sont les développements de Lacan sur le semblant et tout particulièrement la fonction du phallus comme semblant, comme « la jouissance sexuelle en tant qu'elle est coordonnée à un semblant » (p. 34), qui lui ont permis d'avancer cette idée. Rappelons que Freud était resté à l'idée inéluctable du *Penisneid* chez les femmes, comme résultat du complexe d'Œdipe. Alors que, dans ce séminaire, Lacan approfondit son idée sur le « savoir implacable » de l'hystérique sur le phallus. Je cite : « Dans la solution impossible de son problème [...] l'hystérique s'accorde, de ceux qu'elle feint être détenteurs de ce semblant, au moins un [...] » (p. 153). Les hystériques « dictent » ainsi à Freud ce qui fait l'homme, à savoir que ce qui est en jeu n'est pas à proprement parler le lien dit œdipien du petit garçon avec la mère, mais l'enjeu central du phallus comme semblant pour l'un et l'autre sexe ¹¹. Cet *au moins un* au cœur de la « politique » de l'hystérique, Lacan le relie parfois au père, parfois au partenaire sexuel, comme l'a bien développé Sol Aparicio dans un article intitulé « Tant qu'il y aura des hystériques... » ¹². Cela se précisera l'année suivante, où Lacan dira que c'est l'*au moins un* « qui rend possible l'existence de l'homme comme valeur sexuelle ¹³ ».

Œdipe, « l'hypermythe ¹⁴ »

Lacan consacre ensuite deux petits paragraphes, denses, à l'Œdipe, qui « a l'avantage de montrer en quoi l'homme peut répondre à l'exigence du *papludun* qui est dans l'être d'une femme. Il n'en aimerait lui-même *papludune*. Malheureusement, ce n'est pas la même. C'est toujours le même rendez-vous, quand les masques tombent, ce n'était ni lui ni elle » (p. 158).

Je vous avoue que par moments ce passage me paraît clair, et à d'autres pas du tout ! On pourrait peut-être le lire tout simplement : l'Œdipe oriente homme et femme vers leur *papludun*, qui ne coïncident pas, car les deux ont comme « tiers terme » le phallus, mais que ce tiers « n'est pas un medium » (p. 142). Autrement dit, le phallus ne leur permet pas de faire rapport, d'où la déception les masques tombés.

Mais l'utilisation du terme *papludun* rend difficile la compréhension du paragraphe, comme nous l'ont démontré les développements de Vanessa

11. [↑](#) Voir C. Gallano, *Mujer(es). Lo que las mujeres enseñan al psicoanálisis y lo que el psicoanálisis enseña de las mujeres*, Barcelona, Ediciones S&P, 2023, p. 230.

12. [↑](#) S. Aparicio, « Tant qu'il y aura des hystériques... », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 15, *Les Pères au XXI^e siècle*, Paris, EPFCL, 2014, p. 71-79.

13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 48.

14. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 33.

Brassier et, avant elle, ceux de Sophie Rolland Manas¹⁵ à ce propos. Comment l'entendre ici dans ce passage, car, comme Vanessa Brassier nous l'a fait remarquer, il ne s'agit pas du *hommoinzun* – « corrélé à la logique de l'exception qui institue l'ensemble universel dont il se soustrait¹⁶ », alors que le *papludun*, que Lacan relie à la logique du successeur, serait corrélé à la logique de la singularité. La dernière leçon nous apportera peut-être quelques éclaircissements, car Lacan y définira le *papludun* comme « la possibilité logifiée du choix dans cette relation insatisfaite du rapport sexuel » (p. 176).

Totem et tabou

Lacan fait un pas dans le sérieux, à entendre peut-être comme « série ». Il s'agira de l'homme, dont il ne s'est pas beaucoup occupé dans son exposé, dit-il.

Dans le mythe écrit par Freud, Lacan insiste beaucoup sur le fait que ce mythe a été *écrit*, car les mythes proviennent presque exclusivement de la tradition orale.

Lacan commence par nous faire remarquer que tout ce qui fait l'étoffe de l'Œdipe sophocléen, à savoir le petit garçon, la mère, le tragique du passage du phallus du père au fils, tout cela n'y figure pas. Dans *Totem et tabou*, cette « pitrerie darwinienne¹⁷ », cette « histoire à dormir debout¹⁸ », disait-il dans le séminaire précédent, seul le « père jouit » et jouit de *toutes* les femmes. Cela amène ses enfants, après concertation, à l'abattre. Le résultat, souligne Lacan, c'est qu'aucun des enfants ne « lui succède en sa gloutonnerie de jouissance » (p. 159). Autrement dit, le meurtre du père ne leur donne pas l'accès à la jouissance, bien au contraire. C'est à partir de là que « se produit le contrat social » (p. 159), où ce ne sont plus la mère ou les mères, mais *toutes* les femmes du père qui sont concernées par l'interdit. C'est un mythe de l'impossible.

Lacan remarque, par ailleurs, qu'il n'y a aucune trace, dans ce mythe, de la loi de l'interdit de l'inceste maternel, une loi « pourtant donnée comme inaugurale en psychanalyse » et à laquelle Freud tenait (p. 159). Dans *Totem et tabou*, Freud promet la jouissance « au rang d'un absolu », prérogative « de l'homme originel », à savoir le Père de la horde primitive. Lacan ajoute : « Il est simple d'y reconnaître le phallus, la totalité de ce qui

15. [↑](#) S. Rolland-Manas, « Pas-plus-d'un/papludun et jouissance sexuelle », *Mensuel*, n° 184, Paris, EPFCL, février 2025, p. 7-14.

16. [↑](#) V. Brassier, « L'hystérique n'est pas une femme », dans ce même numéro du *Mensuel*.

17. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 129.

18. [↑](#) *Ibid.*, p. 131.

fémininement peut être sujet à la jouissance » (p. 159). Doit-on l'entendre ici comme *l'hommoinzun* qui échapperait à la castration ?

Loi et jouissance

Il existe une autre dimension dans la *schize* des deux mythes, une opposition dans leur « fonction clé » : dans l'Œdipe, selon Lacan, c'est « la Loi d'abord », suivie de « la profusion de la jouissance » (p. 160) ; tandis que dans *Totem et tabou*, c'est d'abord la jouissance, ensuite la Loi. Une Loi qui, en ce cas, interdit l'accès non pas à la mère, mais à toutes les femmes.

Lacan nous fait aussi remarquer que l'un et l'autre mythe ont comme point central le meurtre du père. Il faut, dit-il, que cela ait exercé une extrême fascination – et Lacan se demande pour qui (pour Freud ? pour ses lecteurs ?) – pour que cela subsiste avec une telle force. Personne ne s'est arrêté, d'ailleurs, souligne-t-il, au fait que le meurtre œdipien fut commis innocemment...

À quoi tiendrait une telle fascination ? Lacan y voyait une manifestation, déjà signalée par Freud, que, de tout temps, le père géniteur « est problématique ». *Mater semper certa est, pater nunquam* : la mère est toujours certaine, le père jamais. Le problème persiste de nos jours, malgré les avancées scientifiques et sociétales. Il suffit d'observer les ajustements législatifs quant aux dons de sperme et le droit d'accès pour les enfants aux données de leur géniteur « anonyme » ...

Lacan conclut la leçon en affirmant que les deux mythes procèdent de la névrose : de l'hystérique pour l'Œdipe, de l'obsessionnelle pour *Totem et tabou*. Mais cette interprétation ne met « en rien en cause la vérité de la construction. C'est même en ça qu'elle est témoignage de la vérité » (p. 161). Et il ajoute : « Bien loin qu'une névrose rende suspecte sa solidité, c'est cela même qui la soude en ce cas » (p. 161).

Lacan valorise donc l'origine névrotique des deux mythes principaux de la psychanalyse. Fort de ces deux réponses nuancées au problème de la jouissance et de la castration, il formulera différemment son approche du père, qui, « dans l'expérience analytique, n'est jamais qu'un référentiel » (p. 173), dira-t-il dans la leçon suivante. Il poursuivra ainsi la construction d'une logique permettant d'en rendre compte, jusqu'à s'affranchir complètement de récits mythiques.